

Francis Guthleben

ENCEINT !

Journal
d'un futur père



Jean-Claude Gawsewitch



Extrait de la publication

ENCEINT !

Francis Guthleben

ENCEINT !

Journal d'un futur père

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

DU MÊME AUTEUR

Survivre, Le Verger, 2012

Scandales à France Télévisions, Jean-Claude Gawsewitch, 2009

Le Chemin des racines, ADT, 2004

La Vie en jaune, Desmaret, 2003

Terra. I Muṽorini, EMI, 2003

Trente rêves pour le XXI^e siècle (ouvrage collectif), Lefranc, 2000

La Nuit du mensonge, Albin Michel, 1993

© Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2013

130, rue de Rivoli

75001 Paris

www.jcgawsewitch.com

ISBN : 978-2-35013-411-6

À Léo

*« Je m'étais perdu à moi-même
et tu es venu me donner de mes nouvelles »*

André Breton, *L'Amour fou*,
Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1971

Sommaire

Chapitre 1 : <i>L'euphorie de la création – Premier jour</i>	13
Chapitre 2 : <i>Le vertige de l'amour – Deuxième jour</i>	35
Chapitre 3 : <i>La mort en témoin – Deuxième semaine</i>	43
Chapitre 4 : <i>La peur en devenir – Troisième semaine</i>	53
Chapitre 5 : <i>La naissance d'une famille – Cinquième semaine</i>	63
Chapitre 6 : <i>Les fantômes des mères – Sixième semaine . . .</i>	75
Chapitre 7 : <i>Le temps des aïeux – Huitième semaine</i>	85
Chapitre 8 : <i>La preuve par l'image – Neuvième semaine . .</i>	99
Chapitre 9 : <i>Les démons du père – Dixième semaine</i>	111
Chapitre 10 : <i>La fin du cauchemar – Onzième semaine . . .</i>	119
Chapitre 11 : <i>La dette à rendre – Treizième semaine</i>	129

ENCEINT !

Chapitre 12 : <i>Résister ou céder – Quinzième semaine</i>	141
Chapitre 13 : <i>La parabole des ciseaux – Seizième semaine</i> . .	155
Chapitre 14 : <i>La mer à apprivoiser – Dix-septième semaine</i>	165
Chapitre 15 : <i>Les vendanges de l'amour – Dix-huitième semaine</i>	177
Chapitre 16 : <i>Le ventre à partager – Vingtième semaine</i> . .	191
Chapitre 17 : <i>La douloureuse visite – Vingt-troisième semaine</i>	209
Chapitre 18 : <i>Plaidoyer pour les pères – Vingt-cinquième semaine</i>	219
Chapitre 19 : <i>Un projet à inventer – Vingt-septième semaine</i>	231
Chapitre 20 : <i>Le danger rôde – Vingt-neuvième semaine</i> . .	243
Chapitre 21 : <i>Au sein maternel – Trente et unième semaine</i> . .	263
Chapitre 22 : <i>La vie d'une baleine – Trente-troisième semaine</i>	273
Chapitre 23 : <i>Le chemin à ouvrir – Trente-sixième semaine</i>	283
Chapitre 24 : <i>La triple naissance – Trente-huitième semaine</i>	293
Chapitre 25 : <i>Demain il faut renaître</i>	307
<i>Pour prolonger la réflexion</i>	329

Chapitre 1

L'euphorie de la création – Premier jour

La lumière d'avril glisse sur le corps de Julia. Elle ajoute ses ondulations souples. Je détaille ses mains fuselées et ses jambes si longues. Je me régale de ses lèvres charnues, de ses grands yeux gris-bleu, parfois naïfs et rêveurs, parfois sombres et troublants. Elle se prête à mes caresses, jette en arrière ses longs cheveux noirs et me propose la cambrure de ses reins. Puis elle se penche avec excès vers moi afin que mon regard plonge dans son chemisier blanc, trace une courbe autour de son petit 85 B et finisse sur son ventre sculptural. Devant la maison, elle plaque contre moi ses fesses de mannequin, moulées dans un pantalon noir, et me dit : « Je sens un battement d'ailes de papillons. » Se veut-elle poétique pour dire son désir, ou perçoit-elle intimement son ovulation ?

En l'effeuillant, je comprends que nous n'allons pas nous aimer par nos explorations familières. Plus souvent que d'habitude, nous avons besoin de reprendre notre souffle. On s'entortille, on s'encastre, on se vit, debout, assis, allongés, main dans la main. On se parle. Elle : « Je respire par ce cordon qui nous relie. » Moi : « Notre étreinte est un accouchement. »

Alors que nous sommes sur le point de plonger dans les profondeurs de nos jouissances, elle me retire d'elle brutalement, s'assied face à moi, en tailleur, et déroule ses pensées. « Pour concevoir notre enfant, je souhaite que nous soyons libres de nos chairs, dégagés de nos freins. » Même si nous nous unissons tant et plus, des gênes surgissent parfois chez l'un, chez l'autre, ou chez les deux à la fois, altèrent le don, troublent l'extase et réveillent la mélancolie. Depuis notre rencontre six mois plus tôt, nous n'avons jamais osé en parler. J'attendais autant que je redoutais un signe d'elle.

Le corps de Julia exprime un paradoxe. Il est tout en harmonie, s'anime en volupté et en variétés, mais ses seins sont blancs, veineux. Lors de notre rencontre à Paris, elle les dissimulait derrière des dessous mal ajustés et un pull trop grand comme si elle voulait ne pas exister, ne pas montrer sa féminité ou ne pas désirer. Au moment de la première étreinte je lui ai demandé si elle acceptait que je défasse son soutien-gorge. Elle avait souri, tenté de feindre la légèreté,

mais lorsque j'avais touché ses seins, elle avait été surprise et, alors que je posais ma bouche sur eux, elle avait eu un mouvement de recul. Ses yeux étaient noyés. Je n'avais pas posé de question, c'était inutile et dérisoire. J'avais préféré placer mes mains sur ses joues et décidé que jamais je n'ouvrirais son soutien-gorge sans le lui avoir proposé au préalable. Depuis, cela se fait par un regard, une douce pression sur le fermoir, un baiser sur une bretelle. Régulièrement aussi, je lui offre de nouvelles parures, hymne à elle, femme. Il nous restait à en parler.

Elle me confie son tourment : « Mes seins étaient tombés en renoncement. Ma mère niait les siens, j'ai fait de même et je n'ai jamais aimé que quiconque touche ma poitrine jusqu'à présent. Tu m'as délivré de cette entrave le jour où tu m'as demandé l'autorisation de me dégrafer. » Julia me fait un deuxième aveu à propos du *piercing* qui orne son nombril : « Il est la marque du cordon de la déchirure. Il symbolise mon interdiction de devenir mère. Il constitue la barrière d'accès à mon ventre. Aujourd'hui cet anneau ne sert plus à rien. Je veux le faire enlever. J'aimerais que tu m'accompagnes. Acceptes-tu ? »

Je tente de la prendre dans mes bras, mais elle repousse mes épaules dans les draps d'un mouvement franc et me lance : « Je veux que toi aussi tu te libères. Lorsque nous nous aimons, ton visage est parfois grimaçant, parfois souffrant, rarement détendu et joyeux. Il t'arrive de m'inviter par la parole à partager

la jouissance, mais simultanément tu fais non de la tête. » Je suis abasourdi. Jamais personne avant elle n'avait souligné mes entraves ou n'avait osé en parler. Quant à moi, je n'en savais rien, si ce n'est que je sentais une imperceptible gêne face à mon désir, que je mettais sur le dos de ma pudeur. Julia me dit qu'elle veut m'aider. Elle me supplie de la laisser faire sans protester ni intervenir et m'ordonne de garder les yeux ouverts sans discontinuité dans les minutes qui vont suivre.

Elle tend la main vers mon sexe, l'empoigne fermement, accélère le mouvement énergiquement, puis s'interrompt et se fait douce. Elle m'effleure d'un doigt et remonte lentement jusqu'à la couronne pour me faire tressaillir. Elle ne cherche pas mes plus subtiles zones érogènes, elle mène un dialogue avec mon âme. Sous ses gestes et par ses regards, mes craintes du plaisir, mes appréhensions de la jouissance défilent. Elle m'invite à regarder mon sexe arqué, me dit qu'elle le trouve gracieux. Je rougis de confusion. Elle mordille ses lèvres, continue à me masser langoureusement. Je me crispe encore de la tête aux pieds, frôle les crampes musculaires, essaye de fuir ses yeux, mais elle déplace sa tête pour m'attraper, m'élever, m'emporter. Elle mouille son index contre sa vulve et le passe sur chacune des trois rides de mon front, creusées par quarante ans de regards intrigués et effrayés sur le monde, puis elle proclame, heureuse : « Voilà, tout est effacé. »

Elle veut faire jaillir la volupté au-delà des angoisses. Elle blottit mon sexe entre ses deux mains jointes comme pour une prière, délivre le frein de mes capteurs de plaisir, y passe la langue. Je coule, souhaite partager davantage avec elle, veux sa liqueur dans ma bouche aussi, m'abandonner en elle, mais elle insiste. Son élan est pour moi exclusivement. Elle m'offre ses lèvres gonflées et me glisse : « Je vais jouir par ta jouissance. Donne-toi, fais-moi ce cadeau. » C'est là que je jaillis. D'un mouvement vif, elle se déplace pour me recueillir sur son ventre. J'ose hurler ma délivrance. Elle se frotte à moi, glisse la main dans mon plaisir, touche mon nombril, repasse la main sur mon sexe et caresse le sien. Elle est à la fois légère et solennelle : « Tu peux désormais ranger la boîte de Kleenex posée à côté de notre lit. Ton sperme est beau, bon. Il est la vie et nullement une déjection sale de ton organisme à nettoyer au plus vite. »

Je suis confus et me colle à elle. Elle me demande de lui raconter mes émotions et de lui faire découvrir les images de mon désir qui se sont imprimées en moi à l'instant. Si je ne suis jamais resté les yeux grands ouverts tout le long d'une étreinte, je n'ai jamais non plus mis en phrases l'acte sexuel. Je reste coi. Pour m'aider à trouver la parole, Julia commence par détailler son plaisir. Puis, nos visages tournés l'un vers l'autre, dans l'accueil de ses yeux, les mots sortent, du bout des lèvres d'abord, puis franchement : sucer, lécher, bander, posséder, pénétrer. Je les trouvais tous

sales, brutaux, vulgaires jusque-là. Lorsque je bute encore sur certains et qu'elle voit poindre quelques crispations sur mon visage, elle y dépose les mains. Elles sentent l'amour. Pour la première fois je suis heureux de mon sexe tendu, vibrant, jaillissant. Nous nous endormons, heureux et sereins.

À la mi-temps de la nuit, Julia me réveille. Son corps cambré sur le mien, elle multiplie les basculements vifs de son bassin, les mains jointes derrière sa nuque. Rieuse, elle déclame : « Les papillons sont encore là. » Elle a allumé une bougie afin que des clairs-obscurs traversent nos corps. Elle veut un don, nourri de nos échanges de tout à l'heure. Nos sexes s'enlacent joliment, s'assemblent tendrement, se lovent longuement. Ils se mélangent au point qu'il n'est plus possible de dire qui est homme, qui est femme. Nous assistons à la danse, heureux. Nous écoutons les murmures de nos envies, les battements de nos corps et les souffles de nos unions. Tour à tour, nos peaux claquent puis s'effleurent comme les balais sur un tambour jusqu'à cet élan de Julia : « Là, nous, ensemble. » En écho, je déchire la chambre d'un appel : « La vie, là, la vie. » Elle ne veut plus qu'un souffle d'air passe entre nous.

Instantanément, j'ai la certitude que nous allons être parents. Julia aussi. Rien ne peut expliquer cette conviction et rien ne vient la troubler. Nous n'en éprouvons ni enthousiasme excessif, ni joie débordante. Bien plus, nous sommes paisibles, sereins,

comme si nous avions rempli notre devoir humain : transmettre la vie. Je vis ces instants comme une forme de grâce, une rencontre entre le divin et l'humain, le signe de quelque chose de plus grand, de plus fort et de plus mystérieux que l'humanité. Je place mes mains sur le nombril de Julia, elle y ajoute les siennes. Il y a huit jours, je lui avais confié en regardant le ruisseau au bas de la maison : « La vie coule en nous, joyeuse, sereine, enthousiaste. Vouloir lui faire barrage serait lui faire offense. Vouloir l'arrêter serait s'asseoir dans le lit de la rivière, les bras en croix en tentant d'arrêter le cours de l'eau. » C'était ma manière de lui exprimer mon désir d'enfant et de lui dire que la conception était inscrite en moi, plus forte que moi. Julia m'avait répondu par un sourire angélique et rien de plus.

Hier soir, à l'heure de l'apéritif dans un restaurant, elle s'est faite poétique pour exprimer son propre désir d'enfant. Alors que nous étions sur le point de trinquer avec nos verres de champagne, elle s'est enthousiasmée : « À nous trois. » Sans me soucier des autres clients, je me suis levé pour contourner la table, venir devant elle et l'enlacer. Elle n'a pas été surprise, tant elle me devine, me sait, dans mes gestes, mes mots et mes pensées. Je lui ai passé une main sur la nuque et me suis perdu dans ses cheveux. Les convives, figés, nous observaient. Elle a ensuite sorti un paquet de son sac. Elle était éclatante, juvénile, parlait vite et fort, riait à gorge déployée, se trémoussait sur la chaise.

« Allez, dépêche-toi, arrache le papier, regarde. » J'ai découvert un éléphant bleu jonglant avec sa trompe, un coq sur la tête d'un ours ; un enfant chevauchant une girafe. Comme je déchirais la dernière partie de l'emballage, le titre de l'ouvrage est apparu : *Le Livre de mon bébé*. Mon cœur a cogné contre ma poitrine. Une larme s'est collée à ses cils si longs. Au dos de la feuille présentant le menu, elle a écrit : « À l'homme de mes jours et de mes nuits, à nos sourires. J'ai un goût de framboise sur les lèvres. Je te le ferai goûter au retour, chez nous. » J'ai ajouté : « Goûter la vie. Goûter l'amour. De toi, à moi, à nous trois. »

Il y a six mois, on se disait encore « vous ». Toute de noir vêtue, lors du vernissage d'une exposition dont elle était l'organisatrice en professionnelle acérée du marketing, elle était élégante, mais son éclat semblait trop travaillé et dans ses grands yeux, j'ai décelé des failles et un mystère qui m'a fasciné. Nous avons échangé nos cartes de visite, mais le geste était glacial. Le lendemain, comble d'audace pour moi le réservé, je lui ai adressé un courrier électronique en la priant de me pardonner mon mutisme. Elle m'a répondu en me confiant son lien particulier avec l'un de mes livres, conservé dans son sac à main des mois durant. C'était mon premier roman, récit d'une union impossible. J'ai eu du mal à croire qu'il avait pu arriver jusqu'à elle, mais j'ai trouvé que c'était une belle histoire. Des dizaines de courriers électroniques par jour s'en sont suivies, au-delà du raisonnable, comme une

Achévé d'imprimer

Dépôt légal : mars 2013